

Études littéraires africaines

GYASI (Kwaku A.), *The Francophone African Text. Translation and the Postcolonial Experience*. New York, Washington D.C., Baltimore, Bern, Frankfurt a.M., Berlin, Brussels, Vienna, Oxford : Peter Lang, coll. Francophone Cultures and Literatures, Vol. 48, 2006, 133 p., index – ISBN 0-8204-7830-X



Thorsten Schüller

Numéro 23, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035456ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035456ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schüller, T. (2007). Compte rendu de [GYASI (Kwaku A.), *The Francophone African Text. Translation and the Postcolonial Experience*. New York, Washington D.C., Baltimore, Bern, Frankfurt a.M., Berlin, Brussels, Vienna, Oxford : Peter Lang, coll. Francophone Cultures and Literatures, Vol. 48, 2006, 133 p., index – ISBN 0-8204-7830-X]. *Études littéraires africaines*, (23), 60–61. <https://doi.org/10.7202/1035456ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

analyse. Faisant du Rwanda une “métaphore ou une métonymie de l'Afrique” (p. 128), il propose une réflexion “postcoloniale” sur la violence et les pouvoirs en Afrique. Citant Kafka, il parle, à propos du “mensonge démocratique au Rwanda”, de “mensonge devenu monde” (*ibid.*). Il reprend la fin de la communication de J. R. Booh-Booh sur “L'accord d'Arusha ou la paix assassinée” : “Revenons à nous-mêmes dans un dialogue intérieur sans concession. C'est avec nous que nous ferons notre avenir” (p. 130). Cette exhortation s'inscrit dans la démarche du recueil : une réflexion des intellectuels africains sur un génocide africain, censée conduire à une morale de l'action. Le volume est clôturé en annexe par un article de Gina Clarisse Moneze Mekoulou : “Les enfants : victimes, martyrs et bourreaux”, qui propose une mise en perspective en abordant la question des “enfants-soldats”. En effet, la figure de l'enfant-soldat est troublante en ce qu'elle incarne simultanément les figures de l'innocence et de la cruauté : cette figure ambivalente invite à penser l'ambivalence humaine en soi.

■ Viviane AZARIAN

■ GYASI (KWAKU A.), *THE FRANCOPHONE AFRICAN TEXT. TRANSLATION AND THE POSTCOLONIAL EXPERIENCE*. NEW YORK, WASHINGTON D.C., BALTIMORE, BERN, FRANKFURT A.M., BERLIN, BRUSSELS, VIENNA, OXFORD : PETER LANG, COLL. FRANCOPHONE CULTURES AND LITERATURES, VOL. 48, 2006, 133 p., INDEX - ISBN 0-8204-7830-X.

Le bref ouvrage de Kwaku A. Gyasi, *The Francophone African Text. Translation and the Postcolonial Experience*, traite de l'éternel problème des littératures africaines, à savoir celui de la langue. Kwaku Gyasi, qui étudie depuis de nombreuses années le problème de la traduction dans les littératures africaines, s'interroge à propos de la relation entre l'oralité et l'écriture d'une part, à propos de celle qui unit langues africaines et coloniales d'autre part, et s'appesantit sur celle qui existe entre les divers systèmes de références culturelles qui se rencontrent dans certains textes. D'après K. Gyasi, le travail littéraire des auteurs ne se laisse décrypter que par le paradigme de la traduction : chaque auteur africain qui écrit dans une langue européenne est un traducteur entre différents inventaires culturels. L'acte de traduire-écrire est donc un procédé qui confère des particularités aux textes africains. On peut ainsi considérer le “process of writing as translation” (p. 11). La démarche de K. Gyasi cherche à combler une lacune dans la critique littéraire des textes africains : “what has been overlooked is essentially how European language is re-appropriated and given expression in the imagination of the African writer” (p. 2). Sans nier ou passer sous silence les multiples qualités de ce livre, on doit cependant souligner que maints travaux ont été consacrés à la créativité de l'auteur africain en général et à sa relation particulière avec la langue coloniale en particulier (notamment les travaux de Chantal Zabus et Julien Eileen).

Dans son introduction, l'auteur évoque cette problématique à partir du roman *The Voice* du Nigérian Gabriel Okara, un cas modèle devenu "classique" d'un traitement créatif de la langue. Après un bref panorama consacré aux différentes théories de la traduction, l'auteur consacre des chapitres à Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi, Jean-Marie Adiaffi, Tierno Monenembo ou Henri Lopes et analyse les différentes stratégies littéraires utilisées par ces auteurs pour modifier la langue française et y intégrer un sous-texte africain (un "hypotexte" comme dirait Papa Samba Diop dont le concept d'hypotexte / hypertexte aurait pu éclaircir encore davantage la problématique). Le mérite de K. Gyasi est d'avoir très bien su différencier les diverses stratégies de travail de ces auteurs concernant la langue. Il démontre avec pertinence les différents degrés et enjeux de la traduction dans leurs œuvres : l'interlangue (J.-M. Moura) dans *Les Soleils des Indépendances* (Kourouma), la polyphonie et la confrontation des langues dans *Le Pleurer-rire* (Lopes), la langue qui porte une signification sémantique et symbolique dépassant le domaine de la dénomination dans *La Carte d'identité* (Adiaffi), l'imprégnation des romans de Tierno Monenembo par les mythes peuls, pour ne citer que ceux-là. On trouve dans ses analyses des idées originales comme l'approche des textes d'Adiaffi à travers l'*Introduction à la littérature fantastique* de Todorov ou la comparaison des romans et des stratégies littéraires de Sony Labou Tansi avec George Orwell.

On est cependant tenté de se demander si K. Gyasi ne décrit pas des lieux communs de la critique en matière de littérature africaine. Est-il vraiment nécessaire de souligner qu'il est "essential to analyze the original or source text very critically from linguistic, cultural, and socio-political perspectives" (p. 26) ? N'y a-t-il pas assez d'analyses sur la langue romanesque d'Ahmadou Kourouma ? Le problème réside dans des références de K. Gyasi, qui sont très souvent des études des années 80. Lorsqu'il se réfère au livre de Sewanou Dabla sur les *Nouvelles écritures africaines* (1986), on peut facilement se rendre compte que ces innovations des années 70 et 80 ne sont plus tellement d'actualité. L'ouvrage considéré dans une perspective postcoloniale révèle le même problème : on peut se demander si la "double culture to which all postcolonial writers belong" (p. 108) n'est pas, depuis quelques années (ou même décennies ?), dépassée par un réseau d'interférences entre des pôles multiples. La perspective de ce livre est bien sûr valable pour les textes analysés, mais l'existence d'une multitude d'études sur cette problématique fait que les thèses de K. Gyasi n'ont rien de spectaculairement nouveau. L'ouvrage reste néanmoins une bonne synthèse sur un problème crucial des littératures africaines, surtout dans une période comme celle des années 60 et 70.